

Avertissement

Notre vie serait-elle la somme de nos choix ? Alors que le passé nous rattrape allègrement, nous, nous n'avons aucune chance de rattraper notre passé, sinon de nous en souvenir. Dans tous les cas, ne laissons jamais la peur décider de notre destin !

Je sais aujourd'hui que le mensonge est à l'origine de nombreuses dérives dans nos vies, il détruit inmanquablement les relations humaines jusqu'à ce que la honte nous broie, et que nous n'ayons plus qu'une seule voie : la dissolution. La « nostalgie » ne sera finalement qu'une « envie » passagère, que les Portugais nomment « *Saudade* » (intraduisible en français), et les Allemands « *Sehnsucht* » (tout aussi intraduisible).

Bien entendu, pour s'offrir une perspective, il est nécessaire de se souvenir. Le futur n'existe qu'en regard du passé. Si le moindre doute nous saisit, il faut s'arrêter net, au risque de se perdre.

Bien sûr que honte peut vous engloutir, on n'a alors plus qu'une seule envie : fuir. Et la nostalgie n'est plus qu'une souffrance passagère. Pour aller de l'avant, il est indispensable de se souvenir.

Et si vous avez un doute, arrêtez-vous avant de vous perdre, et reprenez votre route. Je me rappelle les paroles de Lao Tseu, qui nous murmure : « *Si vous ne changez pas de direction, vous finirez là où vous dirigez.* »

Avant tout, il doit être clair que je n'ai aucune prétention d'« autrice », je couche ces lignes sur le papier comme elles me viennent, naturellement. Mes expériences vécues se bousculent en moi, je les crois assez particulières pour motiver un lecteur.

Afin de profiter des meilleurs moments, il faut d'abord connaître et survivre aux pires. Et ne dit-on pas qu'il faut « souffrir » pour atteindre l'excellence ?

Du coup, je vous prends par la main, plongez avec moi dans mes vies, fermez les yeux...

1

Se souvenir...

Je ne maîtrise pas toujours ce qui se passe en moi, ces cauchemars qui me poursuivent, hantent mes nuits, ils surgissent aussi le jour, lorsque je suis seule. Pourquoi les souvenirs douloureux sont-ils les premiers à remonter à la surface ? Provoquant en moi ce chaos de souffrance ? Et pourtant, j'ai déjà passé la moitié de ma vie à les fuir, à tenter de courir plus vite qu'eux, voire à les enterrer loin, très loin de moi, pour les oublier.

Alors je ferme les yeux pour les chasser mais ils sont toujours là ! Ces *flashes* continuent d'exploser dans ma tête comme des éclairs... Je pourrais hurler ma douleur dans l'espoir de m'en démettre, mais non, j'attends que ça passe. J'aimerais tant délester mon esprit de ces images néfastes : est-ce un combat perdu d'avance ? Et pourquoi ruminer toute cette douleur ? Alors que je voudrais oublier... Je m'en veux de ma lâcheté ! Quel intérêt de regarder dans le rétroviseur

alors qu'on n'a plus aucune emprise sur les erreurs consommées ? On ne s'en libère pas !

Alors je pleure, en silence, pour dissoudre cette culpabilité qui veut me noyer.

Mais, au fond de mes tripes, je ressens toujours un besoin viscéral de me délivrer de ce poids étouffant, qui me rend folle ! Le fardeau pèse si lourd sur mes épaules qu'il me donne le vertige ! La vie est comme un chapelet d'épreuves que ma nature me recommande de surmonter. Par ailleurs, je rejette toute nostalgie, comme si les promesses du passé n'avaient pas été à la hauteur de leurs défis.

Il est grand temps pour moi de me regarder dans le miroir, d'affronter mes peurs, de prendre conscience.

Même s'il y contribue, ce n'est pas notre passé qui nous définit seul, mais ce que nous en faisons. L'écriture m'apparaît alors comme le vecteur idéal pour exprimer ce qui se bouscule dans ma tête.

J'ai peur.

Ce qui s'est passé me fait douter.

Peut-on tout écrire ? Les bons et/ou les mauvais moments, les personnes rencontrées, vivantes ou décédées ? Les épargner, comment ?

Et j'entends cette petite voix rassurante au fond de moi qui me dit : « vas-y, fais-le, écris ! », c'est important pour toi, tant pis pour ce que pensent les « autres », leurs jugements, ceux de la famille, les « amis ».

Du coup, au moment de vous raconter mon histoire – et à l’heure où je compte davantage d’années derrière moi que devant –, je cherche toujours par où commencer ? N’ai-je d’ailleurs jamais eu le talent d’aligner autre chose que des algorithmes ? Des barres et des zéros ?

Il me faut remonter le temps, la patience de commencer par le début, me souvenir des années qui ont défini les origines...

Et même si je peux aujourd’hui jouir de la sérénité et d’une certaine détermination, il me faudra néanmoins beaucoup de courage pour partager ces moments de ma vie que j’avais relégués dans les affres de l’oubli et que je souhaite aujourd’hui dévoiler, il s’agit pour moi d’un lourd secret bien protégé.

Quels qu’en soient les enjeux et les circonstances, je sais que la vie est un cadeau que je ne peux refuser.

Me voilà prête.

J’ouvre mon livre.

Avec générosité, tendresse et confiance.

J’espère.

*Personne ne peut porter
longtemps le masque.
(Sénèque)*

Que m'arrive-t-il ? Où suis-je allée ? Ai-je disparu ?

Comme s'il ne me restait plus que mon enveloppe, une coquille vide, sans réelle existence.

En fait, j'ai passé la moitié de ma vie à me poser cette question en boucle : qui suis-je ? Je ne suis certainement pas la seule.

Toutes ces années gâchées à me mentir, à mentir à tout le monde, à me faire passer pour celle que je n'étais pas, à m'inventer une vie qui n'existait pas, peut-être pour cacher – par honte ou par mépris ? – celle que je suis véritablement, et qui, en vérité, me fascine, comme tout qui sera à l'origine de ma métamorphose – mode chrysalide.

C'est à toi que je pense, Marco, tu as libéré la femme que je suis devenue, durant ces cinq dernières années passées ensemble.

C'est avec patience et psychologie que tu as brisé la carapace que je m'étais fabriquée pour enfermer ma vie.

Cette vie qui m'avait appris que l'enfer ce sont les autres, qu'elle ne pouvait apporter que douleur et rejet et, par conséquent, je me coupai du monde.

C'était sans compter sur toi !

Aujourd'hui, je suis bien loin de la petite fille fragile et vulnérable, j'ai balayé les préjugés appris, j'ai gagné une certaine maturité.

Marco, tu seras mon ami à vie ! Cet ami à la fois fascinant, intègre, ténébreux, dominant, mystérieux,

attirant et envoûtant ; *what else* ! aurait ajouté George Clooney. Tu m'as partagé ton histoire, tes codes, tes valeurs, tes principes, ta famille, ton pays : la Calabre.

Depuis notre rencontre jusqu'à mon intronisation à Polsi dans les montagnes de l'Apromonte à San Luca, tu m'as acceptée dans les mystères de ton monde, captivant, et pourtant si dangereux : la Mafia et son culte du « respect ».

Toi, le maître et seigneur d'une famille dominante de la 'Ndrangheta, tu m'as ouvert ses portes, celles d'un milieu protégé, réservé aux hommes, à qui je devais respect et fidélité, jusqu'à ma mort. Un lien indéfectible me lie à toi.

Je finissais donc un chapitre de ma vie avec toi lorsque mon arrestation (en juin 2024) par le Carabinieri à Catanzaro a tout changé. Peu connue – et à la fois si redoutable dans le milieu – la 'Ndrangheta (ou Mafia Calabraise) fut sans conteste la plus meurtrière dans les années 1970. Elle a résisté à tous les assauts, à toutes les tempêtes. Pourtant, rien ne présageait sa pérennité – comme la Cosa Nostra (Mafia Sicilienne) ou la Camorra (Mafia Napolitaine).

Sa force réside probablement dans le fait d'avoir pu se distinguer des autres par son intelligence, ses facultés d'adaptation, sa capacité à se remettre en question. Elle se fond ainsi dans la masse, là où elle le souhaite, comme un caméléon. Sa stratégie d'infiltration dans la société a été bien étudiée.

Aussi : « Tout vient à point à celui qui sait attendre ! » On pourrait croire que ce fameux dicton de Rabelais leur a été tatoué dans la peau. Ces simples bergers calabrais ont attendu patiemment le moment opportun pour se révéler et agir dans l'ombre, et cela durant des années.

Il s'agit aujourd'hui de l'organisation criminelle la plus puissante !

2

Le déclic

Comment tout cela est-il arrivé ?
Je déteste cette maison, ce logement social où nous habitons alors (1987), j'avais 12 ans.

Malgré mon jeune âge, je n'oublierai jamais ce passage de ma vie car il conditionnera mes rêves et souvenirs d'enfant.

C'était un jeudi, et je m'en souviens comme si c'était hier, l'épisode est comme gravé dans le marbre de ma mémoire.

16h : fin des cours !

Il pleuvait des cordes ce jour-là et je n'avais pas pris de parapluie.

En attendant la sortie de ma jumelle, je pensai au dessert qui m'attendait à la maison, augmenté d'un savoureux chocolat chaud.

L'averse nous a pris de plein fouet lorsque nous avons quitté l'école. Je nous revois au pas de course

durant les dix minutes qui séparaient le lycée de la maison, nous nous tenions par la main.

Les flaques d'eau éclaboussaient nos chaussures, cela nous faisait rire car nous étions trempées, mais heureuses de retrouver notre cocon.

Rendue à la maison, j'appelai maman en déambulant dans la cuisine, pensant la trouver en train de nous préparer son traditionnel cake aux pommes.

Soudain, je fus surprise par ses ronflements.

Elle s'était endormie sur le canapé du salon.

Les larmes me vinrent aussitôt, je ne connaissais que trop bien cette odeur qui émanait d'elle, celle de l'alcool.

Elle était complètement ivre !

Je m'approchai d'elle, la télévision fonctionnait à toute berzingue et, afin qu'elle m'entende, je collai pratiquement ma bouche à son oreille pour lui murmurer :

« Maman, maman, réveille-toi ! »

J'attendais... Je répétais mon geste et mes paroles, pour ne recevoir en retour que les ronflements, rien d'autre ne sortait de sa bouche.

Je ne pus m'empêcher de l'observer avec une immense tristesse et un fond de rancœur. L'odeur qui se dégageait d'elle me donnait la nausée.

Je crois que je lui en ai voulu d'être aussi faible !
Mais peut-on condamner sa mère ?

Quoi qu'il en soit, elle nous avait définitivement gâché une nouvelle soirée. Il me fallut gérer le repas, la maison... Sans la compter, elle, et ses frasques.

Avais-je seulement connu maman dans un autre état ? Cela me parut pour le moins « lamentable » et désolant.

Maman était alcoolique depuis la nuit des temps, je ne l'ai connue que dans cet état « sombre ».

Probablement noyée dans le vide de son existence, elle avait décidé de le compenser par l'alcool !

On ne s'habitue pas aux douleurs d'une mère, même si on doit accepter d'être impuissant. Je me posais quotidiennement cette question : « Vais-je devenir comme elle ? Terminer sur un canapé à ronfler à vie ? »

J'avais peur.

Je refusais d'appartenir à cette catégorie de personnes en lambeaux, « perdues » à jamais. Très vite, je décidai de transformer toute pensée négative pour en faire une force.

Je voulus être la meilleure, étudier, suivre même de hautes études, mon ambition pour échapper à la médiocrité. Mon choix sonnait comme une évidence.

Ainsi, grâce à ma détermination et ma persévérance, j'ai pu atteindre mon objectif.

J'ai travaillé sans relâche, nuit et jour, week-ends inclus, et j'ai commencé à gagner mon propre argent de poche, ce qui m'a permis de m'offrir ce que je désirais depuis toujours : un ordinateur !

Ma route vers une vie meilleure (et ma délivrance)
semblait tracée.

Enfin, c'est ce que je pensais.

3

Maman

Je nais en 1975, sous le signe de la Vierge, dans une famille de quatre enfants. Je suis la quatrième.

Ma mère, Raymonde, a eu ses quatre enfants avec mon père, Jacques, boucher de son vivant. On compte, dans l'ordre : Claudy puis Sébastian, ma jumelle Anne, et moi.

Je n'ai hélas aucun souvenir de mon père, Jacques, il a été victime d'une rupture d'anévrisme alors que je n'avais que deux ans.

Je n'ai dès lors aucun repère ni modèle patriarcal.

C'est peut-être difficile à comprendre, mais je n'ai jamais ressenti le manque de ce père. Et puis, comment pourrait-on éprouver un manque de quelqu'un qu'on n'a jamais connu ? En revanche – et peut-être paradoxalement –, je lui parlais souvent. M'écoutait-il ? L'essentiel, n'est-ce pas d'être convaincue que personne ne meurt vraiment et que les morts ne sont que des « absents », rendus invisibles. Toutefois, je

reste persuadée que si mon père avait été présent dans ma vie, je ne serais jamais devenue celle que je suis aujourd'hui.

Maman, fille unique, était très intelligente et courageuse. Je l'admirais. Elle exerçait le métier d'infirmière, elle travaillait sans relâche, enchaînant de longues journées. Elle était fière de son travail, qu'elle accomplissait avec passion. C'était une guerrière, au sein d'une vie solitaire. Maman ne travaillait pas le week-end, elle nous préparait de délicieux repas. J'aimais la regarder cuisiner. J'étais fière de ma maman.

Elle ne me parlait jamais de papa, ni de l'entourage familial d'ailleurs. Et lorsque je lui posais des questions, elle éludait la réponse. J'étais une petite fille curieuse, qui aimait les histoires d'amour, comme celles que je pouvais suivre à la télévision.

Les questions se bouscuaient dans ma tête. Comment s'étaient-ils rencontrés ? Avaient-ils été amoureux ? Avait-elle été heureuse avec lui ? Papa avait-il des frères, des sœurs ? Avais-je des neveux ou des nièces ? Mes questions restaient sans réponse...

Je ne comprendrai jamais son silence. Car cela a créé en moi un vide abyssal, et un fossé s'est insidieusement creusé entre maman et moi.

Bien plus tard, j'appris que papa avait un frère, nommé André. L'administration fiscale, m'annonçant le décès de papa il y a un an, me révéla du même coup l'existence de mon oncle André.

J'étais sciée ! Pourquoi tous ces mystères familiaux ? Qui ne m'ont pas empêchée de passer une enfance sereine et paisible, avec beaucoup de bienveillance et d'amour, entourée de mes deux grands frères protecteurs, Claudy et Sébastian, respectivement âgés de dix-sept ans (à l'époque de mon souvenir).

Nous habitions Colfontaine, une maison mitoyenne avec ses fameuses briques rouges en façade. Je me souviens d'une grande maison, son énorme salle à manger en chêne massif. Elle m'impressionnait à l'époque. Elle comptait aussi une grande cuisine qui donnait sur le salon, et sur le jardin, avec sa balançoire.

Maman était la propriétaire de cet empire.

C'était « notre » maison, elle était jolie, parfaite même. Comme maman. D'ailleurs, maman se sacrifiait beaucoup pour nous offrir ce train de vie. Elle partait tôt le matin, rentrait tard le soir.

Pourtant, l'argent restait le souci prégnant à la maison. Maman était veuve de mon père et, donc, tout reposait sur ses seules épaules. Je n'ai jamais su ce qu'elle gagnait, mais nous étions cinq à la maison. Quand elle rentrait le soir elle était littéralement vidée, les traits tirés. Ses épaules n'étaient à l'évidence pas assez larges pour supporter ce qu'elle s'imposait. Mais nous ne manquions jamais de rien. Elle assurait tout ça à la perfection. Nous ne nous plaignons pas, elle veillait sans relâche à notre bien-être, elle était prévoyante, organisée. Elle avait confié ses journées

de travail à notre tante Alice pour s'occuper de nous. Alice était une femme extraordinaire, elle a pu prendre soin de nous, nous aimer et nous consoler jusqu'à nos onze ans, avant d'être victime d'une crise cardiaque, elle avait soixante ans. Ma sœur et moi l'aimions beaucoup, elle habitait à cinq minutes à pied.

Nous partagions des moments de complicité inoubliables, je pense à ces rituels merveilleux comme la préparation de couques suisses avec cassonade tous les mercredis après-midi. Nous attendions cette étape de la semaine avec impatience.

Alice était une amie de maman, bien sûr, mais, pour nous, dans mon cœur notamment, elle était comme une seconde maman.

La vie s'écoulait ainsi, paisible. Nous étions heureux. En dehors du bien-être, c'était le bonheur.

En somme : les plus belles années de mon enfance.